

A nos lecteurs

La plupart de nos abonnements deviennent échus avec ce numéro. Nous comptons bien que tous seront renouvelés sans retard.

C'est l'usage, au Canada comme ailleurs, de considérer comme désirant se réabonner tous ceux qui, à l'échéance, ne donnent pas un avis contraire. Et les numéros de la nouvelle année leur sont régulièrement adressés.

Nous suivrons cet usage. Mais on voit facilement à quelle extrémité il peut nous conduire, s'il y a négligence de la part de nos abonnés.

L'Action nationale n'est pas une entreprise commerciale. Elle veut servir la nationalité canadienne-française ardemment, généreusement, efficacement. Telle est son unique raison d'être. Cette tâche, elle la croit nécessaire à l'heure actuelle. Et ses membres s'efforcent de l'accomplir avec un dévouement inlassable.

Mais une revue ne s'imprime pas gratuitement. Notre seule source de revenu, ce sont nos abonnements. Qu'ils diminuent ou retardent, et nous ne pouvons plus tenir.

Or toutes les revues souffrent du même mal. Les abonnés négligent de payer à temps leurs réabonnements. Ce n'est pas une dette comme les autres, celle-là! Tel honnête citoyen, qui ne voudrait pas laisser passer un mois sans acquitter son compte d'épicerie, laissera traîner sans scrupule un an, deux ans, trois ans, son réabonnement.

Plaie mortelle des revues que soulignait Pie XI lorsque, bénissant les directeurs et les abonnés d'un périodique catholique, il ajoutait en souriant: "les abonnés en règle, car les autres ne comptent pas pour l'oeuvre".

Que tous nos abonnés comptent — car nous avons besoin de chacun d'eux — en adressant aussitôt leurs deux dollars à la Palestre Nationale, 840, rue Cherrier est (en écrivant bien lisiblement leur nom et leur adresse). Et que ceux-là qui le peuvent comptent double, en nous offrant comme étrennes un nouvel abonnement qu'ils auront sollicité ou même payé pour un ami.

En retour, la revue leur promet pour 1934 des pages intéressantes, instructives, vivantes.

L'ACTION NATIONALE

L'Action nationale

L'Action nationale remplit-elle une mission utile, répond-elle à un besoin précis? Surtout, vient-elle à son heure? D'aucuns sans doute se sont posé la question, quand ils ont vu se constituer la ligue qui l'édite, et la revue elle-même paraître sous son format sans prétention. Peut-être même se le demandent-ils encore, à l'expiration de notre première année d'existence?

Autant, en vérité, s'interroger sur l'utilité, en pays démocratique et à une époque comme la nôtre — époque troublée et inquiète s'il en fut jamais dans l'histoire du monde — d'une presse indépendante, libre des asservissements qu'acceptent si volontiers tant de grands journaux, satisfaits de prostituer leur mission pour encaisser de l'argent. Sur l'utilité, voire la nécessité d'une presse libre dans n'importe quel pays et dans le nôtre en particulier, il n'y a rien à écrire qui n'ait été cent fois proclamé. Nous le demandons simplement: puisque, d'une part, le rôle du journal, son influence sur l'orientation des esprits, en dernière analyse, sur l'orientation de la vie collective, ne cesse de grandir, de gagner en étendue et en profondeur; et puisque, d'autre part, les grands journaux, y compris hélas ceux-là mêmes qui clament avec le

plus d'emphase leur dévouement à la société, ne sont pour la plupart que de dociles instruments aux mains des coteries politiques et des clans financiers, n'importe-t-il pas souverainement que l'opinion honnête, libre, vraiment désintéressée ait aussi ses organes où s'exprimer ?

Le postulat fondamental de la démocratie c'est l'éducation populaire, c'est-à-dire, en dernière analyse, l'action sur les esprits d'une élite consciente de ses responsabilités et désireuse d'orienter la masse dans le sens des intérêts les plus élevés. Là où une telle élite n'existe pas ou, ce qui revient au même, là où elle abdique ou est entravée dans ses mouvements, faute des organes nécessaires pour atteindre la multitude, la démocratie ne tarde pas à dégénérer en une servitude plus oppressive que les pires despotismes, et d'autant plus inique qu'elle ne laisse pas de se présenter sous le déguisement de la liberté. N'est-ce pas ce qui se remarque à l'heure actuelle dans la plupart des pays du monde ? Et la crise économique qui secoue si durement l'humanité, enfante tant de misère et d'angoisse, est-elle autre chose que la manifestation extérieure d'un mal plus profond : une crise de la société qui persiste à esquisser des gestes et à observer des attitudes qui ne cadrent plus avec la réalité ; pis que cela, une crise de l'homme amoindri dans la partie la plus haute de son être et livré aux impulsions désordonnées de ses instincts égoï-

tes? On redoute la dictature politique par souvenir des absolutismes d'antan; et pour empêcher le retour d'abus dont une certaine histoire ne cesse d'affirmer qu'ils furent criants, on subit une dictature plus tyrannique qui ne le furent jamais les despotismes d'autrefois: la dictature des puissances d'argent qui, grâce à la faiblesse, ou à la complaisance des élites et des pouvoirs publics, usurpent le commandement, la haute direction de la vie sociale.

Et cela se passe ainsi, pourquoi? sinon parce que, dans un monde qui s'est fait de la liberté une idole, la presse — ce puissant instrument d'éveil, de redressement et d'éducation des masses populaires, ce gardien des véritables libertés démocratiques — a cessé d'honorer sa mission pour se mettre au service de quiconque manie des billets de banque? Pour les mêmes fins cupides toujours, répudiant la règle du journalisme honnête, elle a voulu *refléter* l'opinion au lieu de l'*éclairer*; et elle s'est mise, sous prétexte d'information, à lui servir en pâture quotidienne les raclures des pires bas-fonds de la société. Dès lors, comment voudrait-on qu'un régime dont le seul point d'appui ne peut être qu'une opinion virile, laquelle suppose, dans la multitude, des lumières et un désintéressement rarement spontanés, comment voudrait-on que, privée de son garde-fou, la démocratie n'ait pas

chu dans le borbier où elle s'efforce vainement de se dépêtrer ?

Non, certes, que nous ayons dans le principe même du régime une foi sans réserve. Ayant un peu vécu, nous savons ce qu'il en est de la prétendue bonté native de l'homme et de sa naturelle propension au bien et au beau. Mais le régime étant ce qu'il est, nous persistons à croire que, en attendant mieux, il est du devoir de chacun de ne rien négliger pour en tirer le parti le plus acceptable possible, pour l'empêcher, en tout cas, de causer plus de mal qu'il n'en devrait normalement causer. Et c'est une des raisons pour lesquelles l'*Action nationale* s'est organisée: fournir une tribune libre à ceux qui chez nous pensent librement; mettre à la disposition de tous ceux-là qu'on trouve aux postes de commandement un organe qui leur permette d'atteindre la multitude sur laquelle leur influence de chefs doit s'exercer; être une unité de plus dans la phalange, hélas! bien peu nombreuse des journaux de chez nous qui respectent leur mission et qui, à un esclavage doré et avilissant, préfèrent les rudes satisfactions de l'indépendance, même la plus besogneuse.

* * *

Quand elle n'aurait que cette raison à invoquer, l'*Action nationale* mériterait déjà qu'on l'appuie. Mais elle en a d'autres et de plus précises. Organe

de pensée et d'action au service des traditions et des institutions religieuses et nationales de l'élément français en Amérique, se proclame-t-elle elle-même. Et c'est un immense programme, qui dépasse sans doute de beaucoup ses moyens pécuniaires, mais non certes son désir d'être utile, ni surtout les besoins du moment. Si jamais notre petite collectivité catholique et française, si cruellement ballotée tout au long de son histoire et si tristement dispersée aux quatre coins de l'Amérique, a vécu des heures tragiques, périlleuses, c'est bien celles que, en dépit de la béate quiétude de tant de ceux-là même qui devraient le plus s'en émouvoir, elle traverse par le temps qui court. Inutile de refaire ici le tableau des dangers qui nous menacent dans l'ordre moral aussi bien que dans l'ordre politique et dans l'ordre social et économique: dangers qui tiennent d'une part à notre situation de peuple minoritaire, d'autre part, et surtout, à l'anarchie des consciences et au désarroi des idées en tout ce qui touche aux questions fondamentales de notre survivance. Dangers par conséquent antérieurs à la crise actuelle, mais que celle-ci souligne en les accentuant, et qui subsisteront après la tourmente. puisque, encore une fois, ils tiennent plus à nous-mêmes qu'à notre entourage. Que les optimistes malgré tout jettent un coup d'œil autour d'eux; qu'ils prêtent l'oreille aux propos qui se tiennent un peu partout, souvent sur des problèmes de la

plus haute importance pour notre avenir national; et qu'ils nous disent si vraiment c'est faire œuvre inopportune que d'entreprendre à l'heure actuelle de redresser, d'éclairer, d'orienter les esprits.

L'Action nationale se propose donc en premier lieu de travailler de toutes ses forces à la préservation et au triomphe dans nos milieux de la foi catholique; à la défense, sur tous les terrains et dans une entière soumission aux directives des autorités, de la vérité religieuse si intimement liée chez nous à la vérité nationale. Sans être exclusivement une œuvre de presse catholique, elle entend néanmoins faire sa part dans ce domaine, convaincue qu'elle ne saurait mieux travailler à la préservation de notre intégrité nationale qu'en tâchant d'abord de sauvegarder notre intégrité catholique. Elle a d'ailleurs une idée assez haute de son rôle, une intelligence assez nette et un souci assez profond du véritable bien des individus et de la collectivité pour placer le progrès, l'épanouissement de la vie religieuse de ses compatriotes au sommet de ses préoccupations, comme pensée ordonnatrice de son œuvre.

Et ici encore nous le demandons à ceux que leurs fonctions mettent en contact habituel avec la foule: une œuvre de presse dont l'action s'inspire de la doctrine catholique est-elle inopportune chez nous? La foi a-t-elle conservé sa vigueur d'autrefois dans notre pauvre société battue par tant de vents con-

traires et si profondément travaillée par les influences matérialisantes et avilissantes qui s'amorcent des quatre coins de notre continent? Et si les foules continuent à se renouveler chaque dimanche dans nos églises, faut-il pour autant oublier cette autre foule, qui grandit celle-là: la foule des indifférents, la foule des aigris, la foule des esprits faussés par une propagande poursuivie à ciel ouvert parce que déjà assez bien accueillie pour ne plus redouter le grand jour; la foule surtout des routiniers qui traînent leurs pas aux offices religieux comme à une corvée et pour qui la pratique religieuse n'est plus qu'une vieille habitude, la foi ayant perdu pour eux la valeur d'une règle de vie?

A-t-on assez dénoncé le scandale des vies publiques en désaccord sur ce point avec la vie privée? Une foi religieuse qui n'imprègne plus assez profondément les esprits et les foules pour ordonner leurs activités, saura-t-elle résister aux assauts qu'une propagande, avivée et soutenue par le malheur des temps, s'apprête à lui livrer, lui livre déjà de toute part? Et dans de telles conditions, est-ce trop d'une presse catholique aussi peu nombreuse que la nôtre pour résister à cette propagande et en prévenir les effets?

L'*Action nationale* se propose encore d'édifier et de propager une doctrine d'action nationale. Oui, nous disons bien; une doctrine, quoi qu'en doivent penser les contempteurs de notre prétendu

nationalisme "outrancier". Et même la raison pour laquelle la revue s'est donné le caractère qu'on lui connaît plutôt qu'un caractère plus populaire, c'est que, de l'avis de quelques-uns de nos hommes les mieux au fait de notre situation, le principal besoin de notre peuple, c'est un besoin de doctrine, et que cette doctrine, il faut la dispenser d'abord à l'élite, c'est-à-dire à ceux qui doivent exercer une action sur la masse.

Nos gens ne pensent pas nationalement; ils ignorent tout de leurs devoirs envers la collectivité nationale, ne soupçonnent même pas la nécessité pour chacun d'ordonner sa vie au progrès de cette collectivité. Notre peuple a peut-être plus que tout autre ce patriotisme instinctif qui exulte en certaines circonstances mais s'affale et disparaît l'instant d'après. Et c'est ce qui explique que notre vie nationale, au lieu de se développer selon une courbe régulière, ne s'exprime qu'en une suite désordonnée d'hésitations, de sursauts, d'abandons et de reprises.

Mais pourquoi donc notre patriotisme ne parvient-il pas à dépasser les régions imprécises de l'instinct, à pénétrer l'intelligence, à s'élever à la hauteur d'une conviction et d'une règle de vie? Parce que rien de sérieux n'a été entrepris pour lui constituer ce que nous appellerions une base doctrinale, mais qu'au contraire, on a tout fait pour désorganiser, désaxer les intelligences à ce point

de vue. Que de directives contradictoires et souvent puérides, que de mots d'ordre absurdes ceux-là même qui étaient chargés de le diriger n'ont cessé de jeter à notre pauvre peuple, depuis le "canadianisme tout court" jusqu'au "bilinguisme intégral", en passant par "l'unité nationale", le "fédéralisme", la "largeur d'esprit", les "concessions réciproques et honorables", etc. Quoi d'étonnant alors si, réduit à ne recevoir plus de son élite qu'un pareil salmigondis de doctrines informes et contradictoires, notre peuple ne fasse pas preuve d'un patriotisme bien éclairé, bien vivant ?

L'Action nationale voudrait d'abord remettre un peu d'ordre dans notre formulaire patriotique, dans l'espoir d'en introduire du même coup dans les pensées et dans les esprits. Elle voudrait apprendre à chacun de nos compatriotes ce que comporte d'avantages réels mais aussi de responsabilités contraignantes sa qualité de Canadien français et de catholique. Et l'on devine tout de suite à quelle infinie diversité de sujets elle devra toucher, la multiplicité des problèmes sur lesquels elle devra se pencher, la complexité des questions auxquelles elle devra chercher une réponse. Dans la vie d'un peuple, tout est mouvement, mais tout se tient et se compénètre. Surtout en ces temps de désarroi, d'affolement général, formuler des directives qui soient en accord avec la vérité morale, avec la vérité historique; qui soient des directives

de vie et de progrès et non d'erreur et de mort: la tâche on le comprend ne manque ni d'ampleur ni d'audace. Mais c'est une tâche nécessaire, une tâche urgente. Nous avons bien la volonté de ne pas nous y dérober.

Notre revue fera donc, de l'éducation nationale, l'objet de sa prochaine enquête. Et celle-ci commencera avec la livraison de janvier 1934. Qu'on nous permette simplement d'indiquer en terminant les grandes lignes de cette enquête.

Et d'abord une telle étude est-elle opportune? La situation de notre peuple est-elle si rassurante qu'il puisse se dispenser d'un patriotisme éveillé, éclairé, agressif? Un tel patriotisme existe-t-il chez nous? Notre peuple a-t-il une fierté suffisante, une idée nette de la haute valeur de sa culture et de sa foi? L'éducation qu'il reçoit, dans la famille et à l'école, vise-t-elle à développer au maximum son innéité française? Autant de questions auxquelles les faits apportent une réponse, hélas! bien décevante.

Mais sur quels postulats fondamentaux, sur quelles doctrines doit s'appuyer l'éducation nationale? Quel est le fondement moral du devoir national? Quel est l'objet de ce devoir pour les Canadiens français? Quel droit y correspond et sur quel fondement repose ce droit? N'est-il pas opportun de définir ces notions essentielles, de remettre de l'ordre dans la hiérarchie complexe

et si bouleversée de nos devoirs et de nos droits ?

D'autre part, à quelle déchéance, à quelle humiliante servitude nous a ravalés l'anglomanie ? Quelles sont les conséquences économiques, sociales, nationales de notre indifférentisme national et de notre béate admiration pour l'esprit, la culture, la langue anglo-saxonnes ?

Et, si un redressement s'impose, comment l'opérer ? Par l'enseignement. Mais quelle devra être la part des programmes et quelle sera la part des maîtres dans l'enseignement primaire, dans l'enseignement secondaire, dans l'enseignement universitaire, dans les écoles normales, dans l'enseignement populaire et dans l'enseignement féminin ? Quelle dose de doctrine faudra-t-il servir à chaque catégorie d'élèves ? Sur quel point particulier faudra-t-il insister et à quelle méthode faudra-t-il recourir selon le cas ?

Nous ne faisons encore une fois qu'indiquer les très grandes lignes d'une enquête qui devrait éveiller dans nos milieux, surtout dans le monde de l'enseignement, le plus vif intérêt. Il y a trop longtemps en vérité que nous laissons les intelligences s'égarer à la poursuite des plus folles idéologies. Il nous faut remettre de l'ordre dans les esprits, si nous voulons qu'il y en ait quelque jour dans les faits.

Esdras MINVILLE

A travers les vieux journaux du British Museum¹

Il y a quelques années, il m'arriva, au sujet de l'origine et des causes politiques de l'*Acte de Québec*, de soutenir une certaine opinion. Il s'agissait, en l'espèce, de l'influence de la Révolution américaine sur la genèse de notre constitution de 1774. Cette influence, je la prétendais très considérable et ce, non pour le vain plaisir de combattre une thèse adverse, mais parce qu'il m'apparaissait que l'histoire objective ne souffrait guère une autre opinion.

Au printemps de 1921, me trouvant à Londres pour y poursuivre, au British Museum, quelques recherches d'histoire, l'idée me vint de compulsier les vieux journaux anglais de 1774, en vue d'y découvrir la température de l'esprit public en Angleterre, à l'heure où le parlement discutait la charte canadienne. Je voulus savoir, en particulier, quels échos de l'imminente révolution américaine arrivaient déjà dans la métropole, et en second lieu, si l'opinion anglaise rattachait de quelque façon cette menace à l'*Acte de Québec*. Je

¹ Texte lu par l'abbé Groulx au Congrès de l'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences, tenu à Montréal, du 2 au 4 nov. 1933.

recueillis une quarantaine d'extraits de journaux. Mais comme l'ACFAS nous a recommandé la brièveté, je j'ai pas l'intention de produire tous ces textes ici; qu'il me suffise d'en offrir une dizaine, que je transcris sans commentaires. Pour entendre comme il convient la signification de ces articles de journaux, on voudra bien se rappeler que l'*Acte de Québec* fut d'abord présenté à la Chambre des lords, le 2 mai 1774; que la seconde lecture en fut faite aux Communes le 26 mai; qu'il y fut voté le 13 juin et qu'il reçut la sanction royale le 22 juin 1774. Quelques-uns de ces extraits de journaux sont antérieurs au débat parlementaire; les autres le suivent immédiatement.

*I. Au sujet des rumeurs de rébellion:
The St. James Chronicle, (1er et 3 fév. 1774).*

“Toute l'Amérique est en feu au sujet de l'exportation du thé. Les gens de New-York, aussi bien que ceux de Boston et de Philadelphie, sont, à ce qu'il semble, déterminés à ne point laisser débarquer de thé. Ils ont publié à grand tirage un journal qui a nom *Alarm*, qui commence en ces termes: “Chers Compatriotes,” et qui les exhorte à ouvrir les yeux en leur qualité de Fils de liberté, à rejeter tout lien avec le Tyran, leur mère-patrie. Ils ont, à cette occasion, levé une compagnie d'artillerie, et chaque jour, ils font l'exercice à la cible”.
Même journal (3 et 5 fév. 1774).

“Par un navire qui vient d'arriver nous apprenons que les gens de Boston, de Philadelphie et de New-York étaient dans un état de rébellion ouverte, lorsque ce navire fit voile de Boston...”

II. Relation de cause à effet entre la rébellion et l'Acte de Québec.

Le Public Advertiser (11 juin 1774).

“On me dit que la politique de ce projet de loi est de mettre les Canadiens de bonne humeur, afin qu'ils puissent constituer un frein contre les Nord-Américains, de la même manière qu'ils le furent déjà, lorsqu'ils étaient sous la domination de la France.”

The Morning Chronicle and London Advertiser (20 juin 1774).

Je résume l'article: Ce bill, dit le journaliste, me rappelle l'histoire d'un vieux maître d'école tory, ennemi acharné des whigs et qui, n'ayant que des élèves de parents whigs et jacobites, prenait plaisir à fomenter entre eux des querelles, les faisait se battre bande contre bande, et ainsi esquinça ses élèves pour le plaisir de satisfaire ses rancunes.

St. James Chronicle (23 et 25 juin 1774).

“Pourquoi établir la religion catholique au Canada? demande un Monsieur de la Horse Guard à un courtier renommé. “Parce que, répond celui-ci, le Canada commande, par sa position, tout le

continent américain" — "Mais je ne vois pas encore l'à-propos d'établir la religion catholique en cette province," reprend l'autre — "Poh? Poh! mon bon ami, dit le courtier, quoique excellent soldat, vous êtes un assez piètre politique. Que pensez-vous d'une armée permanente de catholiques établie sur cette favorable position stratégique? — "Dites-vous pareille chose? réplique le soldat. Je commence à vous comprendre; ce serait, à n'en pas douter, une admirable verge pour enfants désobéissants".

The Public Advertiser, (25 juin 1774).

Un correspondant qui signe *Probus* en réponse à *A Member* qui avait pris la défense des partisans du bill de Québec, riposte en posant trois questions, dont la première est celle-ci: "Est-ce que l'un des principaux motifs qui ont poussé à restituer aux Canadiens leurs anciennes lois ne serait pas, non seulement d'accroître et de fortifier leur allégeance, mais aussi de se servir d'eux comme d'un frein contre l'insolence de leurs voisins et de tenir ainsi à discrétion, par l'opposition des institutions juridiques et législatives, le reste de ce vaste continent d'Amérique?"

The Gazettier and New Daily Advertiser,
(29 juin 1774).

Un correspondant qui signe *Philanthropos* écrit:
"Comme j'espère que nous sommes maintenant

d'esprit plus calme que le jour du *Quebec Bill*, mettons de côté tout préjugé et scrutons cette dernière loi impartialement. Mes amis, cette loi ne fut pas rédigée pour rappeler ici le "Pretender", ni pour faire croire aux catholiques qu'ils sont traités par nous selon les principes d'une générosité sans pareille; notre ministère n'a pas songé, non plus, à se débarrasser du Canada; ce sont là des idées qu'il est bien inutile d'entretenir. La vérité, c'est que les ministres veulent cajoler Louis XVI (par amour ou par crainte, je vous le laisse à décider) et, par ce moyen, posséder en Amérique, entièrement à leur dévotion, un sûr refuge pour leurs soldats, afin de surveiller les agissements des colons protestants et de les écorcher s'ils hésitent à plier le cou sous le joug britannique. Lecteur, prends la carte du Canada, et vois quelle position avantageuse offre Québec pour une telle fin. Et alors suis-moi en mon raisonnement".

"Je dis que le Canada est appelé à devenir une citadelle du cabinet, destinée à tenir dans la terreur les libres Américains protestants, tout comme la citadelle de Kell, lorsque Louis XIV eut achevé la conquête de l'Alsace, fut érigée pour loger les catholiques de Strasbourg et leur permettre d'écraser leurs compatriotes, si ceux-ci tentaient de recouvrer leur ancienne liberté. Québec et tout le Canada seront un sûr refuge pour tout coloniste catholique, et tiendront le rôle d'un frein perpétuel contre les

protestants. Rien de tout cela n'eût pu s'accomplir, si le protestantisme fût resté là-bas prédominant."

The London Evening Post (28 juin 1774).

"Le ministère a pensé qu'il était de bonne politique d'implanter de force les principes serviles du papisme et de l'arbitraire sur un immense espace des possessions anglaises en Amérique, en guise de frein pour réprimer le libre esprit et les agitations constitutionnelles de toutes nos autres colonies en cette contrée. Mais cette politique est de même espèce que s'il eût avisé Sa Majesté d'introduire, au milieu de la nation anglaise, une armée de mercenaires étrangers, pour la tyranniser et la réduire à l'état d'esclavage."

Pour se bien expliquer le ton et la teneur de ces articles de journaux, il faut encore se souvenir qu'une autre énigme se dressait dans l'esprit du public. L'Acte de 1774 avait extraordinairement soulevé en Angleterre la passion religieuse. Pendant les mois qui suivent le vote de l'Acte de *Québec*, le *St. James Chronicle* en particulier ne cesse de vomir les pires fureurs. Il est tout plein de lettres et de correspondances enflammées contre le *Quebec Bill*, "établissements officiels du papisme dans l'empire". Dans le *Morning Chronicle and London Advertiser* (7 juin 1774), un correspondant va jusqu'à menacer le roi d'un soulèvement

comme celui qui fut dirigé contre Jean Sans Terre si Sa Majesté persiste à violer la constitution en refusant son veto à des *bills* comme ceux de Québec et de Boston. On accuse même le roi d'avoir fait à la constitution des brèches qui ont coûté la tête à Charles 1er. Le *St. James Chronicle* du 11 et du 14 juin fait observer, pour sa part, que, non seulement l'*Acte de Québec* porte un coup droit aux lois antipapistes du royaume, mais rend impossibles désormais les intransigeances de l'anglicanisme contre les sectes dissidentes. Le journal note, en effet, que les évêques de l'Église d'Angleterre ont voté une loi pour établir légalement le papisme au Canada, alors qu'au cours des deux sessions précédentes ils avaient constamment repoussé toute mesure de tolérance légale en faveur des dissidents du royaume.

Ainsi le public se demandait, intrigué, quels motifs si puissants, si extraordinaires, avaient fait braver la terrible explosion des colères populaires. Et il doutait fort que le seul amour spéculatif du droit des gens y eût suffi.

Lionel GROULX, ptre

Les sciences naturelles dans la province de Québec

Les ressources fondamentales de la province de Québec: celles qui proviennent des bois, de l'agriculture, de l'élevage, des mines, sont justiciables du groupe des sciences connues sous le nom de "sciences naturelles": botanique, zoologie, géologie, tant à l'état de sciences pures qu'à celui de sciences appliquées.

La mise en valeur du sol, la recherche des moyens utilisables pour établir et faire vivre une population sans cesse croissante, dépend en premier lieu de la connaissance que nous aurons de la structure intime du pays, de la nature de son sous-sol, des possibilités offertes par les auxiliaires vivants de l'homme: les animaux et les végétaux.

I — LES BESOINS DU PAYS

Examinons tout d'abord les catégories de techniciens indispensables pour l'exécution de ce programme d'étude et de mise en valeur.

1° On parle fréquemment de l'"industrie" du bois, et en effet il s'agit bien là de "transformer une matière brute inutilisable en objets directement utilisables par l'homme", selon l'excellente défini-

tion de M. Blanchard. Mais l'industrie du bois n'est nullement comparable à l'industrie du fer ou à celle du charbon par exemple. Ici la matière première se reconstitue ou peut se reconstituer avec l'aide d'un être vivant: l'arbre. Dans ce cas, il convient donc de doubler l'industrie proprement dite d'une "culture"; et la "sylviculture" est le complément indispensable de toutes les industries forestières: exploitation du bois d'œuvre, de pulpe, de chauffage, de la résine, du sucre, des fruits de la forêt.

Les forêts, bien loin d'être une richesse sans limite, s'épuisent, s'appauvrissent si des règles ne président pas à leur exploitation et si la régénération des essences utiles n'est pas assurée d'une façon prévoyante.

2° Aussi fragiles sont les ressources animales liées à la forêt et aux eaux: la pêche, la chasse des animaux à fourrure peuvent être une ressource capitale pour le pays si l'on apporte une attention vigilante au repeuplement des étangs et des bois.

3° Est-il nécessaire de parler des agronomes, du développement constant des services chargés de lutter contre les maladies et les insectes destructeurs de récoltes, des services vétérinaires, des services de sélection des espèces animales et végétales?

4° Faut-il ajouter que, dans un pays où la colonisation progresse constamment aux dépens de la

nature inculte, il est toujours plus nécessaire de développer l'étude des sols: la pédologie, la géographie physique, la météorologie, les stations d'essais agricoles, pour rechercher les meilleures conditions d'établissement des nouveaux centres en création et les moyens les plus efficaces d'orienter leur activité. Les géologues eux aussi ont à jouer à cet égard un rôle toujours plus grand, non seulement dans leur recherche de nouveaux gisements miniers, mais encore pour résoudre les problèmes d'adduction d'eau, de drainage, déterminer l'influence qu'exercent les conditions du sous-sol sur le sol superficiel.

5° Au premier rang des biologistes il faut, bien entendu, citer les membres du corps médical. La Médecine, c'est-à-dire la partie des Sciences naturelles qui concerne le corps humain, ses infirmités et ses disgrâces, requiert, en dehors même de son objet principal, des connaissances de plus en plus étendues de biologie générale: étude des parasites de toute espèce, des ennemis infiniment petits: bactéries protozoaires, qui attaquent la vie humaine; étude des réactions générales des corps organisés en présence des agents physiques et chimiques.

6° En plus de l'agriculture sous toutes ses formes et des sciences médicales, l'industrie proprement dite est justiciable en partie des applications des sciences naturelles: sans parler de l'industrie minière qui, naturellement, relève de la science du

géologue, certaines industries telles que celle de la bière, du cidre, des fromages, de la laiterie, des produits pharmaceutiques, nécessitent la collaboration de bactériologistes, de biologistes toujours plus au courant des découvertes récentes.

7° Enfin il devient possible de dire que, dans la période présente, aucun homme cultivé ne peut se permettre certaines ignorances dans le domaine des sciences de la nature sans s'exposer à faillir à une partie de sa tâche. La vie du territoire canadien a été désaxée, écartée de son équilibre millénaire par le développement rapide de la colonisation. Le nouvel état d'équilibre n'est pas encore trouvé. Pour y parvenir, chose indispensable à l'avenir du pays et même à la prospérité dans les temps prochains, il faut que tous travaillent d'abord à *comprendre et à faire comprendre la nature canadienne*. Tous, quelle que soit leur occupation principale: membres du clergé, médecins, avocats fonctionnaires, commerçants, ont une œuvre admirable à accomplir en travaillant chacun dans sa sphère, à répandre l'amour et le respect de la nature, de la vie immense de la terre, des forêts et des eaux. Un simple détail dans l'aménagement d'un jardin de campagne, d'un coin de bois, quelques idées semées au hasard dans l'esprit des enfants peuvent être des éléments d'une valeur inestimable pour opérer l'accord profond de l'homme avec sa terre, pour réaliser l'harmonie qui est la

source de toute beauté. Cette harmonie de l'homme et de son domaine demande généralement des milliers d'années avant de s'établir; elle est l'apanage des très vieux pays, des très vieilles civilisations. Mais au prix d'efforts soutenus, de l'utilisation des expériences faites au dehors, il est possible de hâter son avènement complet sur la terre canadienne. C'est la tâche des éducateurs, des chefs du peuple dans tous les domaines, ainsi que le montre le rôle admirable joué par les prêtres des campagnes et des villes en France et au Canada, dans les études de botanique, d'entomologie, d'archéologie.

Le groupe canadien-français se doit de garder sa place dans cette conquête permanente des forces naturelles de son domaine. Un grand effort a été fait. Il doit se développer sans cesse. En quelques mots nous décrirons ce qui existe actuellement et nous examinerons ce que l'on peut envisager pour l'avenir.

II — LA FORMATION DES NATURALISTES

La courte revue qui va suivre, sera limitée à quelques exemples qui me sont mieux connus, et qui peuvent être considérés comme typiques du rapide essor que prennent actuellement les études des Sciences naturelles dans la province. Beaucoup d'organisations pleines de mérite seront omises, nullement par méconnaissance de leurs qualités,

mais parce qu'une étude plus complète nous entraînerait loin du cadre restreint de cet article. On m'excusera donc de commencer mon étude par le sujet qui m'est le plus familier: l'Université de Montréal.

1° *Enseignement supérieur.* C'est peut être sous le rapport des sciences naturelles que les trois Universités de la province: Laval, McGill et Montréal, collaborent le plus étroitement et entretiennent les rapports les plus suivis entre leurs laboratoires. Rien ne saurait être plus fécond et plus utile que cette amicale collaboration. D'ailleurs, les efforts accomplis de part et d'autre sont tels qu'elle se fait sur un pied de parfaite estime réciproque et d'égalité, nul n'ayant à se sentir humilié auprès de son voisin.

L'Université de Montréal est connue dans les milieux botaniques du monde entier par l'œuvre du Frère Marie Victorin et de ses élèves.

Nous désirons insister sur le côté plus spécialement éducatif des œuvres liant leur activité à celle de l'Institut botanique: la Société d'Histoire Naturelle, les Cercles des jeunes naturalistes, la création du Jardin botanique. L'ensemble de la Société et des C.J.N. dont le R. F. Adrien, C.S.C. est l'âme, représente une admirable synthèse alliant l'éducation et la recherche, établissant un contact vivant entre les jeunes enfants qui ouvrent des yeux émerveillés sur les mystères de la nature et les naturalistes

déjà âgés et avertis, qui sont pour eux des guides et des initiateurs. Trois cent vingt-cinq cercles de jeunes naturalistes répartis dans tout le Canada et même hors de ses frontières attestent le rayonnement et la puissance de cette nouvelle organisation, l'une des plus heureuses que l'on puisse imaginer pour réunir les trois ordres d'enseignement dans l'accomplissement de leur commune tâche.

La tâche d'enseignement qui incombe au Département de Biologie apparaît sous un double aspect: il est chargé de la formation biologique, d'une part des futurs étudiants en médecine; d'autre part, conjointement avec l'Institut Botanique, du cadre professoral de l'enseignement secondaire et primaire supérieur. En vue de remplir d'une façon plus parfaite cette seconde tâche, le Département a organisé un enseignement pédagogique comprenant des leçons d'exercice suivies de critiques et de causeries sur la pratique de l'art d'enseigner. Ces exercices sont suivis par plusieurs jeunes professeurs, membres de Congrégations et laïcs.

Enfin, pour développer dans tous les milieux la culture scientifique, des conférences publiques de biologie ont été organisées, avec le concours de tous les Départements de la Faculté des Sciences. On ne saurait trop insister sur le rôle que de telles conférences sont appelées à jouer pour maintenir le contact entre l'Université et tous ceux qui ont

reçu son enseignement: professeurs, médecins en exercice, et pour lui permettre de développer sans cesse son rôle d'éducation.

En plus des deux laboratoires consacrés entièrement aux sciences biologiques, d'autres départements de l'Université apportent un puissant concours à la diffusion des études de sciences naturelles: en chimie biologique, sous l'impulsion des Drs G. Baril et J. Labarre; en histologie et embryologie, sous celle des Drs P. Masson, Van Campenhout, Simard; en bactériologie, sous celle du Dr Frappier; en minéralogie avec M. Mailhot. Conformément aux récentes instructions pontificales, le Doyen de la Faculté de Philosophie, le R. P. Forest, O.P., a introduit dans le programme de ses cours une part importante d'étude des sciences de la nature. Rien ne saurait mieux montrer la nécessité du rôle que ces sciences sont appelées à jouer dans la formation générale de l'esprit humain.

Les progrès récents que nous venons de citer montrent à quel point l'Université de Montréal est vivante et se développe en dépit de la crise financière qu'elle traverse. Magnifiquement révélés par le présent Congrès de l'A.C.F.A.S., ils font la plus grande honneur au personnel de l'Université qui assume bénévolement, en plus de son service normal, le surcroît de travail résultant de ces nouvelles activités.

Il faudrait un livre pour énumérer simplement

les développements qu'offre l'enseignement des sciences naturelles dans les divers Instituts d'enseignement supérieur des sciences appliquées, affiliés à l'Université de Montréal; la géographie à l'École des Hautes Etudes Commerciales grâce aux efforts de MM. Laureys, Blanchard, B. Brouillette, Vézina; toutes les branches de la biologie à l'Institut agricole d'Oka, bien connu parmi les bactériologistes américains, grâce aux travaux du Dr Rosell et de ses collègues; la minéralogie à l'École Polytechnique.

Je laisse également à des voix plus autorisées que la mienne le soin de décrire toute l'œuvre accomplie en ce sens par l'Université Laval et les établissements qui en dépendent. Qu'il me soit permis seulement d'y mentionner trois éléments qui peuvent avoir une importance considérable pour l'avenir des sciences naturelles dans la province de Québec: 1° la formation d'un centre d'études de *paléontologie* et de *géologie* sous la direction de M. l'abbé Laverdière et de M. K. Faessler; 2° la fondation par le gouvernement provincial, grâce aux efforts de l'honorable ministre H. Laferté et de M. le sous-ministre L.-A. Richard, du *Jardin zoologique de Québec*, confié aux soins éclairés du Dr Brassard; et 3° la création récente de l'*Institut de biologie marine* pourvu de sa station de Trois-Pistoles et de son navire d'étude le "Laval". Réalisée grâce aux efforts de M. l'abbé Vachon, des

docteurs Risi et Déry et de leurs collègues de l'Université Laval, la Station biologique du Saint-Laurent devient un vivant trait-d'union entre les deux Universités et voit chaque été la collaboration amicale des professeurs et des étudiants de Québec et de Montréal.

Les relations ne sont pas moins cordiales entre les laboratoires de sciences naturelles de l'Université de Montréal et de l'Université McGill. Et déjà nous voyons s'esquisser une spécialisation et une collaboration féconde entre les trois grandes Universités: selon leur spécialité, les chercheurs peuvent se diriger, pour les études de botanique systématique, vers l'Institut du Frère Marie Victorin; pour certains travaux de cytologie et de physiologie végétale, vers les laboratoires des professeurs Lloyd, Huskins et Tates; pour les recherches de paléontologie vers le laboratoire de l'abbé Laverdière; pour celles de biologie marine vers la Station de Trois-Pistoles; sans pour cela rompre les liens qui les rattachent à leurs Facultés d'origine.

2° *Enseignement secondaire.*

Ne pouvant traiter en quelques pages un sujet aussi vaste que l'enseignement secondaire des sciences naturelles ou énumérer d'une façon complète tout ce qui a été accompli dans ce domaine au cours des dernières années, je me bornerai à citer quelques réalisations récentes, et ce que j'ai pu constater personnellement.

Pour répondre au développement de plus en plus considérable des connaissances scientifiques et au besoin de leur accorder un rôle plus important dans l'instruction à tous les degrés, la plupart des Collèges et établissements d'enseignement secondaire ont agrandi ou créé des laboratoires et font aux sciences une place de plus en plus grande dans leurs programmes. Citons parmi eux: l'externat classique de Saint-Sulpice, le Séminaire de Montréal, les Collèges de Saint-Laurent, du Mont-Saint-Louis, Jean-de-Brébeuf, Loyola, les Séminaires de Joliette, de Saint-Hyacinthe, l'Institut Pédagogique des Sœurs de la Congrégation Notre-Dame, l'École Normale des Sœurs de la Présentation à Saint-Hyacinthe et beaucoup d'autres. Déjà se dessinent les grandes lignes d'un programme commun. La botanique, la zoologie, la géologie, la géographie doivent être enseignées d'un point de vue principalement canadien, au moyen de programmes et de manuels appropriés, comme l'ont fait remarquer si justement au congrès MM. G. Préfontaine et B. Brouillette. Au contraire, pour l'enseignement de l'hygiène, de l'anatomie et de la physiologie humaine, le procédé le meilleur et le plus simple est d'avoir recours aux plans d'études français et aux excellents manuels qui leur correspondent et conservent leurs qualités en tous pays.

De jeunes professeurs, membres des Congrégations pour la plupart, suivent en nombre croissant

les cours de la Faculté. Pourvus d'une Licence, d'une maîtrise ès sciences, parfois d'un doctorat, ils reviennent à leurs collègues prendre la charge de l'enseignement scientifique. On doit concevoir d'une façon très active le rôle que doit jouer l'Université à leur égard, rôle de collaboration et d'entr'aide. Rappelons que presque toutes les créations récentes: les Cercles des jeunes naturalistes, les conférences publiques de biologie, l'enseignement pédagogique des sciences naturelles, ont été faites pour aider ces jeunes maîtres, avec leur concours, et doivent devenir, pour l'accomplissement de leur tâche, des instruments précieux.

3° *Enseignement primaire.*

Comme pour l'enseignement secondaire, il ne peut être question de fournir ici qu'une esquisse sommaire et incomplète. Félicitons-nous de constater dans ce domaine les admirables résultats obtenus par la Commission des écoles catholiques de Montréal, sous l'impulsion de M. Victor Doré. Dans ses programmes, l'enseignement des sciences naturelles est appelé à prendre une place croissante: hygiène fondée sur la connaissance de la structure et du fonctionnement du corps humain; botanique, zoologie, géologie, géographie dirigées, comme dans l'enseignement secondaire, vers une compréhension plus particulière du territoire canadien.

Les Écoles normales, les Écoles primaires supé-

rieures, les Scolasticats méritent à cet égard une attention spéciale, car leur ensemble constitue la clé de voûte de tout le système éducatif primaire. La pédagogie des sciences naturelles, si particulière, si différente de celle des autres enseignements scientifiques et littéraires par son nécessaire et constant contact avec le concret, avec le vivant, a sa place marquée dans tous les organismes pédagogiques existants: les hautes classes des Écoles Normales, l'Institut pédagogique Saint-Georges, les Cours de Pédagogie de l'Université.

En résumé les sciences naturelles sont appelées à jouer un rôle de premier plan dans la formation intellectuelle de l'élite du pays, de toutes les élites. En dehors de leur tâche de culture générale, elles fournissent, et devront fournir en quantités sans cesse croissantes les techniciens indispensables au développement des ressources du sol.

En rapport avec ces besoins, dans les trois ordres d'enseignement: primaire, secondaire, supérieur, se dessinent les éléments d'un système éducatif complet de sciences naturelles. Il nous appartient à tous, à tous ceux qui, de près ou de loin, jouent un rôle dans l'éducation de la jeunesse canadienne, de renforcer, de relier, de grouper ces éléments en pleine progression pour en faire un système cohérent toujours plus efficace et plus vivant.

Henri PRAT, D. Sc.,

professeur à l'Université de Montréal

L'oeuvre architecturale

de Dom Paul Bellot, O.S.B.

Au nombre des conférenciers de l'Institut Scientifique, pour cette année 1933-34, il faut compter le fameux moine bénédictin de France: Dom Paul Bellot, O.S.B., diplômé par le gouvernement de son pays. Cet architecte religieux est un rénovateur de l'architecture de valeur suivant la tradition des moines constructeurs du moyen âge.

Par le seul mérite d'une architecture personnelle, Dom Bellot s'est acquis, à travers le monde, un prestige digne de la beauté de ses talents. Les revues d'art européennes et américaines ont tour à tour offert à ce brillant artiste leur part d'hommages et de félicitations. La Société Centrale des Architectes Français de Paris vient de lui faire l'honneur d'une médaille pour "ses remarquables travaux d'architecture privée". C'est un des membres du groupement artistique L'ARCHE, dont l'idéal est la restauration de l'art religieux dans une société chrétienne.

* * *

Paul Bellot naquit à Paris en 1876. Fils d'architecte, il reçut une excellente formation, étudia à l'École des Beaux-Arts où il obtint son diplôme d'architecte. Le jeune étudiant voyagea aussi en Italie et en Espagne, "pays de la couleur et de

lumière". Il y fit de jolies aquarelles, qui furent couronnées au Salon de 1901. Il n'est donc pas étonnant que chez cet artiste ait toujours percé le souci constant de la décoration polychrome.

Né de famille modeste et pieuse, le jeune homme aimait la méditation et l'étude. Ses premiers succès déjà lui annonçaient un avenir brillant, mais il y renonça. Fidèle à l'appel divin en son âme, il se fit religieux bénédictin.

L'abbaye de Solesmes, où il entra, était alors exilée en Angleterre par les lois françaises. Paul Bellot alla rejoindre les moines bénédictins logés dans un vieux château très délabré dans l'île de Wright (Angleterre). Les autres monastères français du même ordre s'étaient réfugiés en Belgique et en Hollande. Tous les religieux étaient logés provisoirement; il fallait construire. C'est là que le Père Abbé réclama les services de son moine architecte pour élever les constructions nécessaires.

* * *

Dom Bellot commença donc par construire à l'étranger. Il prépara les plans pour deux vastes monastères: l'un dans l'île de Wright (Angleterre), terminé en 1912 par la construction d'une magnifique église monastique; l'autre à Oosterhout (Hollande); l'église provisoire fut achevée en 1920 par l'addition d'un sanctuaire d'une conception toute nouvelle.

Les difficultés rencontrées de tous côtés furent légion. Dom Bellot dut apprendre la langue des pays où il travaillait, les mesures et les termes techniques sur lesquels les dictionnaires ne renseignent guère. Il manquait aussi de livres d'architecture. Il a donc fallu qu'il prit en lui la sève de la composition en adaptant les principes aux matériaux, aux exigences et aux programmes locaux.

A Noordhoek (Hollande), sur la demande d'un curé — lequel engagea sa responsabilité auprès de son évêque — Dom Bellot bâtit sa première église paroissiale, construction modeste mais ravissante à l'intérieur. Véritable petite "oasis" pour les catholiques de cette partie de la Hollande, où le paysage est austère et triste.

Pour la première fois, Dom Bellot utilisait la brique formant des dessins aux couleurs variées comme parement intérieur. En Hollande, la brique est d'un usage courant, mais ici l'artiste traite ce matériau avec des méthodes nouvelles, originales. Le succès a été grand. La valeur de son œuvre a tout de suite attiré un groupe d'architectes en congrès et un grand nombre d'amateurs d'art.

Puis vint une série d'œuvres originales et puissantes qui surprennent par leur variété et témoignent d'une imagination très riche, nourrie aux sources de la tradition bien comprise. Un séminaire à Bavel. A Eindhoven, une église paroissiale, un presbytère, un collège avec gymnase et chapelle.

Cette dernière est un vrai bijou d'architecture. D'autres églises à Leerdam, Heerle, Nimègre. A Bloemendaal, les talents de l'artiste excellent dans la décoration d'une chapelle de cimetière. A Bruxelles (Belgique), Dom Bellot vient de terminer le vaste et joli couvent des Visitandines.

Dom Bellot, rapatrié au moment de la grande guerre, poursuit son apostolat artistique par toute la France. Déjà s'élève l'église de Comines (Nord) construite en béton armé et en brique de couleur. A Hardecourt (Somme), le moine architecte construit une église complète en brique avec la somme d'argent disponible pour la construction d'un sanctuaire neuf à l'ancienne église. Autres églises à Troyes (Aube) et à Audincourt (Doubs). Aussi un couvent à Montpellier et à Wisques (Pas de Calais) un nouveau monastère, œuvre exquise miroitant les talents et le goût fin de l'artiste. Près de Paris, à la demande de S. E. le Cardinal Verdier, Dom Bellot construit l'église de Suresnes.

* * *

Sauf quelques créations récentes en béton armé, toutes les constructions de Dom Bellot ont été réalisées en brique non enduite, à l'intérieur comme à l'extérieur. Il accepte les matériaux du pays où il construit, mais le grand constructeur en fait les serviteurs de ses principes et en tire un parti fort ingénieux.

Au début il employait la pierre à côté de la brique; mais il y renonça bientôt pour tirer uniquement de la brique la forme de ses baies, de ses arcs et de ses chapiteaux. Avec une extraordinaire assurance, il utilise toutes les nuances de la brique; les jaunes, les roses, les gris et les noirs s'harmonisent et forment une gamme parfaite. C'est ce qui a valu à l'artiste la gracieuse appellation de "poète de la brique".

Tous ses bâtiments d'architecture ont été exécutés avec les ressources les plus minimales que l'on puisse imaginer. Le matériau est modeste et pas cher: la brique et le béton pour la charpente et les murs, la tuile de ciment pour les parquets.

Donc, deux grands principes sont à la base de l'œuvre architecturale de Dom Bellot: *Rationalisme* et *Economie*. Car l'art véritable, imitant à sa manière le Créateur, a horreur du gaspillage qui est profusion désordonnée. Libéralité n'est pas prodigalité. L'architecte vraiment capable saura, avec des moyens très simples, faire régner en toute son œuvre la beauté, d'ailleurs telle qu'elle nous apparaît partout dans la nature.

Par ses travaux importants dans plusieurs pays d'Europe, Dom Bellot a vite acquis une solide expérience; il est devenu un habile constructeur. Il a trouvé le vrai type d'église de campagne (tel que rêvé chez nous)... église à la fois liturgique, belle et peu coûteuse.

Dom Bellot a aussi les qualités d'un artiste. Dans toutes ses œuvres il cherche l'harmonie, la beauté abstraite. On comprendra pourquoi ses églises sont remarquables. Ne cherchant pas l'occasion d'exposer tel ou tel matériau, il se préoccupe d'éveiller le sentiment esthétique pour élever l'âme à la hauteur des beautés surnaturelles. Il s'efforce de créer une atmosphère paisible... transition entre les bruits du monde et la Jérusalem Céleste. Pour cela, l'artiste a recours à un moyen ingénieux: une disposition particulière de l'éclairage. La lumière, comme filtrée par des claustres, baigne doucement l'intérieur.

* * *

C'est parce qu'il est religieux que ses dons d'artiste ont permis à Dom Bellot de créer un style neuf avec les matériaux de tout le monde. A l'exemple de toutes les grandes âmes, il s'est retiré du monde pour mieux réfléchir et agir ensuite sur lui. Le Père prépare chaque journée de travail à l'ombre du cloître, dans la méditation et la prière. En chantant les versets de l'Écriture Sainte, il apprend à connaître son Dieu, la Vérité et la Beauté Souveraines.

Cette vie est ordonnée, Le moine architecte, vivant de sa foi, a de l'ordre en lui; cet ordre rayonne dans ses œuvres.

Edgar COURCHESNE,

architecte

Le sens d'un événement

Le récent congrès de l'*Association canadienne-française pour l'avancement des sciences* fut un événement unique dans les annales du Canada français. Fondée il y a une douzaine d'années, cette association, similaire à celles qui existent aux États-Unis et en Angleterre notamment, groupe les diverses sociétés scientifiques de notre province. C'est une vaste équipe qui recrute ses travailleurs dans le personnel de nos deux universités françaises. Le but de cette simple note n'est pas de résumer les travaux présentés au congrès, mais de dégager la signification nationale de cet événement.

Que chercheurs et savants se soient réunis en séances d'études et qu'ils projettent d'avoir leurs assises annuelles, voilà un témoignage nouveau. Ce congrès scientifique a mis en lumière le rôle primordial de l'université dont on se fait souvent une représentation incomplète. On la considère comme une institution qui ne pourvoit qu'au recrutement des professions libérales. Mais une université est plus que cela; elle constitue un centre de recherches et de haute éducation. Voilà le propre de l'enseignement supérieur qui, sans viser à la préparation d'une carrière spécifique, provoque des recherches

approfondies en théologie, en philosophie, en sociologie, en lettres et en sciences. Tel est depuis le moyen âge le concept que l'on se fait du rôle d'une université. Les témoignages abondent sur la valeur insurpassée de quelques-unes des facultés de nos universités françaises. L'heure était venue de montrer la qualité de notre haut enseignement scientifique. Pour plus d'un citoyen, le congrès de l'ACFAS fut une révélation. Elle signifie les progrès accomplis depuis dix ans, progrès qui résident non dans un perfectionnement accidentel mais dans une véritable promotion à la culture scientifique. Cette manifestation coïncide avec la récente directive pontificale dans *Deus scientiarum dominus*. Pour une université catholique il ne s'agit plus d'enregistrer de la science toute faite; il s'agit d'*en faire* par une espèce de redécouverte personnelle et par une heureuse application aux conditions de notre milieu. Ce milieu, les Canadiens français n'ont plus le droit de laisser à d'autres le soin de nous en révéler l'opulente complexité.

Il convient aussi de se réjouir de l'étroite collaboration que le congrès scientifique de 1933 a provoquée entre nos deux universités catholiques. Individus et institutions ignorent trop l'utilité de l'élan en commun. Nos intérêts les plus chers au point de vue culture, qu'il s'agisse de sciences naturelles, de sciences morales ou de sciences

philosophiques, requièrent qu'au service du Canada français nos universités catholiques marchent au pas d'ensemble. A cette condition seulement, on parviendra à établir la valeur culturelle d'une civilisation française et catholique. Dans un milieu où pour tant d'esprits l'argument concluant est le fait, le congrès de l'*Association canadienne-française pour l'avancement des sciences* en a posé un, avec une vigueur magnifique.

Témoignage en faveur de la culture scientifique, voilà le premier mérite des activités de l'ACFAS. Elles ont déjà une signification nationale, attendu que le génie d'une race doit se manifester dans le domaine où le réclament les exigences de l'époque, sans oublier pourtant les sphères particulières qui donneraient à nos universités une originalité propre: le droit romain, la philosophie thomiste et la sociologie catholique. Mais de telles disciplines postulent de nos jours un caractère technique. L'on soupçonne, par exemple, ce que la critique des textes et la paléographie procurent d'éclaircissement à l'étude de la philosophie médiévale. Il importe de se rappeler ce mot de Lucien Romier: "Tout ce que la nation consacre à la science lui sera rendu au centuple. Toute économie qu'elle fait sur les frais de la science, toute atteinte qu'elle laisse porter au prestige de la science se traduiront pour elle par des pertes et quelquefois de lourdes défaites".

Le bienfait de l'intensification de la culture scientifique s'étend déjà à la méthodologie de l'enseignement des sciences. En cet ordre d'idées, l'exposition des Cercles des Jeunes Naturalistes, affiliés à la Société des Sciences naturelles de l'ACFAS, fut également une révélation. Les pédagogues y ont vu la substitution de la méthode directe à la méthode livresque, dont le plus grand vice est de faire croire à la vertu exclusive du manuel. De là à ne jamais faire soupçonner qu'il y a mieux que le manuel, en sciences, en philosophie, en littérature, il n'y a qu'un pas. Ce culte de la *notion*, c'est "le dogmatisme badaud des théories", selon l'expression de Léon Daudet, dans *Les Primaires*. Le manuel est un guide, non une borne. C'est une indication pour l'esprit et qui l'invite à étudier le concret et le réel. Les sciences naturelles chez nous ont d'abord pour objet l'étude de notre milieu. Qu'une méthodologie plus réaliste y achemine, voilà un progrès véritable.

Supposons une pédagogie mieux avertie du vrai rôle de la mémoire, qui prolonge l'estimative et non l'imagination. De fait même, elle sera réaliste. Partant, elle appliquera les notions générales au milieu physique, s'il s'agit des sciences naturelles. La botanique ne sera plus ainsi l'étiquetage d'un paysage inconnu, qu'à l'aide du livre l'imagination pourra peut-être reconstituer, mais d'un paysage exploré, aisément appréciable par l'esti-

mative. Dans les sciences abstraites, lettres et philosophie, telle pédagogie réaliste tiendrait compte du milieu culturel. Le savoir s'insérant dans une tradition serait vivifié par les preuves d'une fécondité successive dans le temps. L'intelligence ne voguerait plus à la dérive, mais vers le but primordial, enrichie des apports de son milieu physique et de son milieu idéal. La richesse d'être est la mesure de l'originalité. Un axiome veut que l'on produise en tant que l'on est, et que l'on est un être distinct.

Le jour où notre pédagogie sera réaliste, la formation d'un Canadien français deviendra son objet premier. Il suffira alors qu'un homme du métier traduise en formules didactiques les données d'une doctrine d'éducation nationale. Nous nous complaisons trop dans l'abstrait. Entre l'idée et l'acte, entre la doctrine et l'application, il y a une telle interdépendance que nos progrès — et donc nos revanches — seraient plus prochains et plus visibles s'il y avait chez nous plus de réalisateurs hardis.

Hermas BASTIEN

Pour qu'on vive...

Chez les jeunes

Décidément, il se passe quelque chose chez les jeunes. Un ouvrier d'une petite ville industrielle nous écrit pour nous dire le lamentable état d'esprit, du point de vue national, de la classe ouvrière autour de lui. La ville qu'il habite portait jadis un beau et glorieux nom de vieille origine française. A ce nom est venu s'accoler, hélas, comme il est arrivé si souvent en notre somnolente province, un de ces "*Falls*" où s'affiche l'inconscience ou la conquérante effronterie des capitalistes étrangers. Ame ardente, le petit ouvrier de X... Falls trouve intolérable la déchéance spirituelle et nationale des siens, l'absence totale chez eux de toute fierté, de la moindre préoccupation patriotique. Aussitôt paru, l'an dernier, le manifeste des Jeune-Canada, il a fait le tour de sa ville pour recruter des adhésions. Mais il voudrait faire davantage. Il voudrait parler, nous dit-il, à la classe ouvrière et agricole, voir s'il est encore possible "de lui secouer le cœur". Et il nous demande, le pauvre, de lui faire un discours qui l'aiderait à mener sa propagande.

Nous lui avons simplement répondu :

"Nous nous garderions bien de vous broder ce discours, trop assurés de déparer votre pensée et votre langage à vous qui sentez si profondément et

douloureusement le laisser-aller, l'indifférentisme national de nos pauvres gens. Vous n'avez qu'à chercher dans votre esprit et dans votre cœur de jeune homme pour y trouver ce qu'il faut dire et bien plus éloquemment que nous ne pourrions le faire.

Que n'esquisez-vous, par exemple, devant vos gens le grand rêve conçu par les ancêtres au temps du régime français, les vastes entreprises tentées par eux pour réaliser ce rêve; être les maîtres de l'Amérique du Nord, explorer et garder pendant près de 100 ans, avec une poignée d'hommes, les deux tiers du continent. Dites-leur encore ce qu'ils ont fait, ces mêmes ancêtres, après la catastrophe de 1760, pour rester français; les services rendus à tout leur pays dans la longue bataille pour la conquête des libertés britanniques et pour l'émancipation canadienne-française et canadienne; le résultat de ces luttes aujourd'hui concrétisé dans l'égalité absolue des deux races devant la constitution et dans l'indépendance du Canada. Puis, en regard de ce tableau, décrivez le triste état d'esprit des Canadiens français d'aujourd'hui, n'ayant plus même l'ambition d'être maîtres en leur petite province, résignés au contraire à servir perpétuellement l'étranger; parlant mal leur français, et le défendant encore plus mal, dans un pays où la langue française est pourtant langue nationale au même titre que l'anglais; et acceptant ce traite-

ment de race de seconde classe, même en une province qu'ils ont faite, où ils sont la majorité, et où, en définitive, ce sont eux, ce sont leurs bras, leur travail, qui fait la richesse d'une poignée de capitalistes anglo-canadiens ou américains.

Oui, mon cher monsieur! dites tout cela; et il nous semble que si vous entreprenez de dire ces simples choses comme vous nous paraissez capable de le faire, vos pauvres gens vont vous entendre, se réveiller un peu; et dans six mois, il n'y aura plus de X... *Falls*, mais un beau nom de chez nous glorieusement débarrassé du masque anglais.

“Le Travailleur”

On nous demande quelquefois à quel journal s'abonner pour se tenir au courant de la vie franco-américaine. Nous n'hésitons pas à recommander, entre quelques autres, le *Travailleur* de Worcester, Mass., dont M. Wilfrid Beaubien est le directeur. On peut ne pas partager toutes les opinions du *Travailleur* sur l'opportunité de quelques-unes de ses polémiques. Il n'en reste pas moins que ce journal reflète une vie profonde. Il ne lui suffit pas d'être une feuille d'information et d'annonces. Il entend bien se montrer par-dessus tout un journal d'idées et de direction. Les plus graves des problèmes qui préoccupent aujourd'hui, et parfois presque à l'angoisse, nos frères d'outre-

frontière trouvent, dans le journal de Worcester, mieux qu'un écho: une tribune éloquente où l'on ne craint point de les aborder avec franchise et courage. Le *Travailleur* plaira peut-être davantage par ce qu'il incarne la volonté de vivre des Franco Américains. On ne trouvera chez lui ni lassitude de la lutte, ni fleuretage avec l'américanisation illégitime. Sa position est nette et son ardeur intègre. Secouer tous les engourdissements, toutes les apathies, fouetter les énergies encore vivantes, replacer, devant les yeux d'un jeune peuple d'origine catholique et française, l'idéal d'une grande culture à préserver pour le meilleur profit de la patrie américaine, tel est le programme du *Travailleur*. Comment ne pas admirer cet élan qui s'accorde si bien avec les idées que nous préconisons ici sur le rôle presque souverain de la volonté en histoire et qui fait que les peuples sont en définitive, après Dieu, les artisans de leur destin? Bien des problèmes se résoudre d'eux-mêmes pour les Français d'Amérique, le jour où ils auront réappris le culte de la volonté.

Ces pauvres cultivateurs

Ne seraient-ils pas en train de perdre la réputation d'intelligence qu'on leur a faite? On nous a montré cette classe d'hommes des champs comme plus intelligente, de façon générale, que la classe ouvrière: classe de patrons s'opposant à classe d'emplo-

yés. Cependant qu'arrive-t-il ? Les ouvriers n'ont pas attendu d'être mangés tout ronds par les employeurs sans vergogne pour s'organiser en syndicats professionnels et se mettre en état de résistance. Pendant ce temps-là, nos pauvres agriculteurs sont à la merci de tous les exploités; le cartel du lait est en train de ruiner leur industrie laitière; la crise achève de les broyer en dressant contre eux les rongeurs de tout poil. Autour d'eux tous les métiers, toutes les professions se sont organisés pour la défense de leurs intérêts professionnels. Les ruraux ne continuent pas moins de s'entêter, de se pétrifier en leur individualisme effréné. Leur "Union catholique des cultivateurs" n'avance qu'à pas de tortue. Cette classe "intelligente" paraît trouver estimable et tolérable le rôle de l'agneau mille fois tondu et toujours à tondre. Et ce qui aggrave son cas, c'est que cette absence d'organisation professionnelle, il faut l'imputer, sans doute, à un individualisme traditionnel et apparemment incorrigible, fruit d'un indéniable orgueil de l'esprit, fruit lui-même peut-être d'une condition d'indépendance trop complète jusqu'ici; et il faut encore imputer ce malheur à l'esprit normand de nos ruraux, assez habitués à ruser pour se méfier de la ruse et pour la soupçonner où elle se trouve et même où elle n'est pas. Mais trop souvent, il faut bien le dire, leur méfiance à l'égard de l'association professionnelle, nos ruraux se la laissent inspirer par de méprisables poli-

ticiens de village ou de rang, hostiles, comme à peu près tous les politiciens, à la formation des associations professionnelles, quittes lorsqu'elles sont nées malgré eux, à courtiser ces associations, comme ils courtisent bassement toutes les puissances. Et voilà bien la mystérieuse énigme. Comment expliquer que la classe de nos cultivateurs, non dépourvue de bon sens et d'esprit, certes, se laisse manœuvrer, duper par des aigrefins dont la seule recommandation est d'être aussi niais que prétentieux; bavards à gages qui, pour le jugement et l'instruction, ne vont pas d'ordinaire à la cheville d'un bon habitant? Dieu sait, hélas, combien nos ouvriers des villes sont encore faciles à bernier et comme ils prennent aisément feu devant la guenille rouge ou bleue. L'expérience de ces derniers temps a néanmoins démontré qu'on trouve encore plus d'indépendance politique dans les faubourgs de nos villes que dans les milieux ruraux de la province de Québec. Quand donc nos bons habitants cesseront-ils de se faire rouler par l'engeance des petits politiciens? Ne s'aviseront-ils pas, un jour ou l'autre, qu'aller demander conseil à des gens intéressés à tromper, et que sacrifier en somme ses intérêts personnels et professionnels à d'ignobles faiseurs, n'est pas de nature à faire à qui que ce soit une grande réputation d'esprit?

Jacques BRASSIER

Bulletin bibliographique

*Sous le signe de l'or*¹

Il faut bien que je vous dise un mot du dernier ouvrage de M. Montpetit. Je suis en retard, j'en conviens; mais j'ai pour m'excuser le caractère tout à fait didactique du livre et cent autres bonnes raisons dont je vous fais grâce.

Qu'est-ce donc que ce livre, *Sous le signe de l'or*?

C'est un exposé rapide des conditions monétaires du monde et de notre pays en particulier.

Dans ses premiers chapitres, l'auteur nous fait remonter avec lui aux âges primitifs, au *troc* élémentaire, grossier encore, premier signe des échanges commerciaux. Il nous fait voir ensuite les évolutions du *Troc*: l'achat-vente, la monnaie-produit, la monnaie métallique et la monnaie fiduciaire et le chèque moderne. Voilà bien des mots qui sentent la caisse! Mais l'argent, depuis Vespasien, n'a pas d'odeur!

Pour notre édification, on étudie dans les chapitres du milieu les trois instruments monétaires essentiels aux échanges: le métal, le papier et le titre. De la monnaie métallique, M. Montpetit nous dit la naissance obscure, la vie éblouissante et la mort sans gloire; de la monnaie-papier sur laquelle nos philologues se sont querellés un brin

¹ Edouard Montpetit — *Sous le signe de l'or*, aux éditions Albert Lévesque, Montréal 1933.

cet automne, il nous explique les deux sources : l'émission par le Dominion ou par les banques.

Puis, dans les derniers chapitres, nous pénétrons avec le savant économiste dans la difficile question des *changes*. L'équilibre économique est rompu : pour le rétablir, on a eu recours à divers procédés plus artificiels que profondément salutaires. L'auteur démontre l'inanité de ces procédés et prêche *le retour à l'or*. Il prône la simplicité, l'ordre, la proportion dans tous les domaines. Mais, ô M. Montpetit, qui va vous entendre dans le fracas des palabres, dans les fièvres de l'agiotage ? "Quos vult perdere, Jupiter dementat" !

M. Montpetit s'oppose au bimétallisme et à l'inflation. La question *bimétallisme* a d'ailleurs été pour les économistes de tous pays une source intarrissable de querelles. Qu'il nous suffise de signaler à ce sujet un article de M. J. Caillaux dans le *Mois* (de janvier 1933), en faveur du bimétallisme, et surtout cette idée intéressante ici que la crainte de l'argent comme *étalon* vient précisément des thèmes d'école. Au sujet de l'inflation, il sera profitable d'étudier, avec les idées de M. Montpetit, l'expérience des États-Unis, nos voisins avisés, placés, avouons-le, dans une situation exceptionnelle.

* * *

Il serait assez outrecuidant pour un ignorant des

choses aurifères, argentifères et "strepitotifères", d'aller juger ex cathedra les idées de M. Montpetit. Je consens plus volontiers à m'arrêter sur certaines questions de détail, questions plus accessibles au commun des mortels, que l'auteur en passant soulève.

Nous pouvons lire à la page 60: "Notre cinq cents est déplorable, d'un dessin gauche, anguleux, sans grâce. Nulle imagination. Une feuille d'érable sans souplesse, raidie, comme si elle était collée sur le métal; un chiffre énorme. Nous avons une monnaie de nickel, de matière première canadienne, mais elle est affreuse". Tout lecteur qui a du goût ne peut qu'approuver ce jugement, comme celui d'ailleurs qu'on porte à la page 119, contre nos billets de banque. A la page 61, M. Montpetit rappelle la proposition qu'il fit déjà de l'émission d'un demi-cent, et il ajoute avec une certaine mélancolie: "Depuis, la vie chère a donné à tout cela une teinte de lointaine naïveté". En face du coût actuel de la vie, on peut bien se demander si cette création du demi-cent n'aurait pas été utile. Elle aurait fait l'affaire des enfants, au moins, leur permettant des achats puérils de dragées en quantité limitée, et des ménagères qui ouvrent la porte tous les dix minutes au mendiant multiplié! Enfin, à la page 82, l'auteur flagelle, en quelques lignes, les adversaires de la monnaie bilingue: "Les droits du français, qui ont gagné le timbre, s'arrêtent à la monnaie souveraine.

Cependant, on laisse au blason britannique: "Honni soit qui mal y pense". La postérité saura honnir vigoureusement nos *lâcheurs* que des intérêts politiques individuels ont révélés assez mauvais soldats de la cause du français.

* * *

Dans un travail aussi sévère, M. Montpetit ne pouvait viser aux effets de pure littérature. Il a gardé le style clair et sec qui convient aux ouvrages de seule technique. Néanmoins, le lecteur attentif peut rencontrer ça et là, pour sa joie et son repos, quelques traits qui révèlent l'humaniste... Un exemple entre quelques autres, à la page 36: "Depuis la crise, l'or est un "*pas prisonnier, mais...*" Le grand mérite du livre de M. Montpetit sera d'avoir mis à la portée de tout le monde un sujet aride, lot de quelques écoles spéciales seulement; d'avoir synthétisé des connaissances que beaucoup possèdent sans doute, mais à l'état fragmentaire. Et nous ne serons plus obligés — si des livres de ce genre se multiplient chez nous — d'aller chercher chez les Anglais ou chez les Allemands des renseignements essentiels sur ceux de nos problèmes qui ont trait à l'économie et à l'industrie.

René LAURENCE

La Vie courante

Marchands et fabricants Soit, me dit un marchand, après avoir lu ma chronique de novembre, battons notre coulepe et sur notre poitrine. Nous sommes coupables, il faut bien l'avouer, de ne pas accorder à la langue française toute l'attention à laquelle elle a droit. Le commerce est source, à l'heure actuelle, de tant de soucis, de tracas, d'inquiétudes, qu'il fait oublier certains devoirs. Notre culpabilité n'en existe pas moins, et je suis prêt, pour ma part, à m'efforcer de faire mieux.

Mais les fabricants dont vous rapportez les doléances, qui nous accusent de ne pas les encourager, sont-ils, eux, plus fidèles à leur devoir patriotique? Combien se cachent sous une raison sociale anglaise — et mon interlocuteur me cite en passant, comme exemple, une grosse fabrique de conserves de Québec, — combien ont une comptabilité absolument anglaise: factures, reçus, etc.; combien ne donnent à la langue française qu'une petite place sur leurs étiquettes et dans leurs annonces; combien traitent mal leurs clients français, alors qu'ils sont pleins de prévenances pour leurs clients anglais. . .

Industrie anglicisée Ces faits, hélas! ne peuvent être niés. C'est dans toutes les sphères que l'usage de la langue française est injustement restreint. L'industrie ne fait pas exception. Loin de là. Nous avons signalé, voici quelques mois, les nouvelles cigarettes de la maison Grothé, *Duchesse*, libellées en français. Ce fait nous a réjoui. Mais songe-t-on que cette maison canadienne-française qui compte un demi-siècle d'existence n'avait

pas encore osé agir ainsi, avant l'an dernier, pour ses autres produits.

Et que de cas semblables, aussi navrants, nous pourrions citer. Prenons le commerce des eaux gazeuses. Il était autrefois entre les mains des nôtres. Les maisons Christin, Robillard, Goulet, à Montréal; Fortier, Fluet, Coulombe à Québec, dominaient le marché. Les Anglais, puis les Juifs les ont peu à peu détrônées. C'est le règne du Coca-Cola. Il en est cependant qui résistent, qui font appel au sentiment national, à la solidarité économique. Parfait! Mais regardez leurs étiquettes. Est-il une seule de ces maisons où vous ne lisiez *Ginger Ale* ou *Cream Soda* alors que *Gingembre* et *Crème* feraient si bien? Regardez les capsules. Elles ne portent habituellement que les noms de la maison et de la rue. Ce sont souvent deux noms français. Eh bien on trouvera moyen quand même d'y mettre de l'anglais. Et on écrira: de *Lanaudière St!* C'est renversant, pour ne pas employer une expression plus énergique.

Nouvelles compagnies

Une expérience que je fais de temps en temps: Je viens de lire dans la *Gazette officielle de Québec* la dernière liste des compagnies qui ont obtenu une charte pour la province. La voici en entier: *Adanac Holding, Limited* — *Anglo-Rouyn Syndicate, Limited* — *Argyle Social Club, Inc.*, — *Association Canadienne-française des Aveugles, Incorporée* — *Club de Bridge de Québec, Incorporé* — *Quebec Bridge Club Incorporated* — *Craig Florist and and Nursery, Limited* — *C. Schwartz, Inc.* — *Electric Airways and Motors Corporation* — *Frontenac Store Limited* — *J. S. Vallée, Limited* — *La Compagnie d'Immeubles A. B., Limitée* — *A. B. Realty Company, Limited* — *Le Cercle Français Inc.*, — *Les Buissonnets Inc.*, — *London Hatter and Haberdasher, Limited* — *National Institute of Broadcasting, Inc.* — *Peerless*

Milk Co. — National Tailoring Co. Limited — Perco Realty Inc., — Pickpocket Proof Button Company, Limited — Provincial Paving Co., Limited — Provincial Tire Sales Corporation — R. Forget, Limitée — Saraguay Investment Company, Limited — Star Realty Co., Limited — Stonehaven, Limited — Well-Knit Company Limited — Montreal Finance Corporation, Limited.

Donc, sur vingt-sept compagnies, deux se présentent sous un nom bilingue, quatre sous un nom français et vingt-deux sous un nom anglais. Est-il exagéré de croire que la moitié au moins de ces vingt-deux appartiennent à des Canadiens français? Plus on monte d'ailleurs dans les hautes sphères du commerce, de l'industrie et de la finance, plus on constate les ravages profonds de l'anglicisation.

Vers un amendement

Conclusion: Les industriels canadiens-français ont raison de reprocher à leurs compatriotes marchands le peu d'encouragement qu'ils en reçoivent, et de leur côté les marchands n'ont pas tort de déplorer le manque de sens patriotique d'un grand nombre d'industriels.

Alors, si chacun s'amendait! Mieux encore, si chacun s'unissait pour s'amender. Et, encore mieux, si un organisme se créait pour provoquer, déterminer, soutenir, stimuler cet amendement.

Un piètre résultat

On a beaucoup parlé, voici quelques mois, d'achat chez nous, d'encouragement à la petite industrie, de solidarité économique. Qu'en est-il résulté? A peu près rien. Pourquoi? Serait-ce à cause d'un manque de sincérité chez ceux qui parlaient? Nullement. Parce que ceux qui écoutaient n'ont pas été convaincus? Pas davantage. Pour quelle raison alors? Pour un fait bien simple, de psychologie élémentaire.

Ces énergies, à qui on demandait un effort, l'abandon de

vieilles habitudes, la rupture avec un passé commode, personne n'est venu les capter, les orienter, les entretenir. Et alors, l'excitation du moment évanouie, elles sont retombées dans leur vieux péché.

Nécessité d'un secrétariat Ce qui a manqué, encore un coup, c'est un organisme, un secrétariat bien vivant, sorte d'agent de liaison entre les fabricants, les marchands et les acheteurs. Dans notre enquête auprès des communautés religieuses, que de fois on nous a dit: "Nous achetons cet article chez les Anglais, car on ne le trouve pas chez les nôtres." Or, en fait, on pouvait le trouver. Mais personne n'était là pour indiquer où.

Le secrétariat établirait ces contacts qui manquent, donnerait tous les renseignements nécessaires, orienterait les acheteurs aux bons endroits, transmettrait aux marchands ou aux fabricants les plaintes des clients et leur indiquerait les réformes qui s'imposent, susciterait des initiatives utiles: industries nouvelles, développement de tel commerce, transformation de tel autre, etc. etc.

Collaboration nécessaire Cet organisme indispensable, qui le créera? *L'Action nationale* est prête à faire sa part. Elle s'adresse à ceux-là surtout qui en bénéficieront: aux industriels, aux négociants. Si cette œuvre les intéresse, qu'ils nous aident à l'établir. Nous lui apporterons tout notre dévouement, toutes nos ressources.

Pierre HOMIER.

Vie de l'Action nationale

Education nationale

L'enquête de la revue, sur l'*Education nationale*, commencera avec la livraison de janvier prochain. Des spécialistes y traiteront successivement de tout ce qui se rapporte, de près ou de loin, à la formation nationale, franchement canadienne et canadienne-française, de nos compatriotes. Le président de la *Ligue d'A. N.*, M. Esdras Minville, expose ailleurs, dans le détail, le sujet de l'enquête. Nous ne répétons pas ici. Disons seulement que l'idée de l'enquête a soulevé, dans la plupart des milieux, une curiosité de bon aloi. Qu'est-ce que l'éducation nationale? De quelle façon doit-elle se répandre? Dans quels domaines doit-elle donner des résultats? Quels aspects de notre vie collective, comme peuple, est-elle appelée à révolutionner? Autant de questions qui se posent et que nos collaborateurs étudieront à tour de rôle. Qu'on ne manque pas de s'assurer, en 1934, chacune des livraisons de l'*Action nationale*.

L'opinion du lecteur

Il nous est agréable de connaître, à propos de l'œuvre que nous poursuivons, l'opinion du lecteur. Aussi les lettres de nos abonnés, nous disant ce qu'ils pensent de la revue, en bien ou en mal, sont fort appréciées. Les bonnes paroles encouragent directeurs et collaborateurs. Les autres, moins aimables, signalent lacunes et faiblesses, et nous aident à y apporter remède. Nous ne prétendons pas nous soumettre sans discernement à toutes les critiques. Nous tenons compte, cependant, de celles qui nous paraissent justifiées. La collaboration

est désirable entre le lecteur et nous. Mieux on se comprend mutuellement, mieux on s'apprécie. Qu'on ne se gêne pas de nous écrire. Si nous ne répondons pas toujours personnellement aux lettres, nous le faisons dans la revue. Rien n'est perdu.

Voix du Manitoba

Un prêtre du Manitoba nous écrit, en nous adressant le prix de son abonnement:

Votre revue est de plus en plus intéressante et il faut féliciter les directeurs de la LIGUE de l'oeuvre si nécessaire qu'ils poursuivent: donner à notre race conscience d'elle-même et de ses responsabilités. Je vous souhaite bien du courage, car votre dévouement prend parfois figure d'héroïsme, au milieu de toutes les lâchetés qui nous entourent. Je vous souhaite aussi le plus grand succès, que nous laisse espérer le bon fonds de notre peuple.

Donner conscience aux nôtres de leur existence, de leurs devoirs et responsabilités, de leurs raisons d'espérer, dans un pays où, par leur apathie, leur négligence, ils ne sont pas ce qu'ils devraient être, c'est bien là le souci premier de ceux qui ont lancé l'*Action nationale*. Et ce souci est plus vif que jamais, devant les encouragements qui viennent de toutes parts.

Du côté de Sherbrooke

Un autre, de la région de Sherbrooke, n'est pas moins encourageant:

En plus, écrit-il, d'être curé d'une paroisse agricole, je suis aumônier diocésain de l'U.C.C. Mes fonctions m'obligent donc à travailler au groupement des cultivateurs dans les rangs de leur union professionnelle; mais j'ai, et cela depuis longtemps, la ferme conviction qu'il ne sert à rien de tant travailler à organiser nos cul-

tivateurs et nos ouvriers, si nous n'avons à leur donner en partage que des restes de biens et de libertés.

Il faut à tout prix que, chez nous, l'action nationale accompagne l'action sociale; les articles admirables de votre revue ont prouvé jusqu'ici que c'est bien là l'esprit qui anime vos directeurs et collaborateurs.

Vous pouvez donc compter sur mon humble concours. Comme dans le passé, chaque fois qu'il m'arrivera d'adresser la parole à des groupements de cultivateurs, je ne perdrai pas l'occasion de prêcher votre doctrine, qui est mienne.

Les idées que souligne ici notre correspondant sont justes. Il y a longtemps que, pour notre part, notre opinion est faite. Cela est tellement vrai qu'en formant notre comité de direction, nous nous sommes empressés d'inviter M. Albert Rioux, président général de l'U.C.C., à en faire partie.

Encore les Juifs

En marge de l'article de M. Anatole Vanier, sur "Les Juifs au Canada", *Le Saint-Laurent*, de Rivière-du-Loup, disait récemment, (2-11-33), et non sans justesse:

Dans l'Action nationale (de septembre dernier) M. Anatole Vanier, étudiant le problème juif au Canada, insistait sur cette proportion énorme des Juifs adonnés aux professions libérales, industrielles et commerciales. Et il faisait prévoir nettement qu'un jour ou l'autre le Canada devrait suivre la politique de beaucoup de pays d'Europe qui ont imposé à la race juive le "numerus clausus", c'est-à-dire un maximum d'étudiants juifs à accepter dans les Universités et les écoles publiques.

Sait-on, par exemple, qu'à Bâle, en Suisse, les Juifs forment la moitié des étudiants de l'Université? Il y a là quelque chose de véritablement excessif, à première vue. "America" se demande en effet où ces étudiants

pourront utiliser leurs diplômes? Du train où vont les choses, il est certain que beaucoup de Juifs vont être forcés de se "déclasser", de laisser le bureau ou le comptoir pour les travaux manuels. Il semble bien d'ailleurs que les Juifs commencent à se rendre compte de la situation. On rapporte que chaque jour, deux ou trois cents Israélites s'adressent aux bureaux sionistes de Berlin pour obtenir d'être envoyés en Palestine comme ouvriers agricoles. Voilà la bonne direction à suivre, et pour le pays, et pour le travail à accomplir.

Ceux qui ne se reposent pas

Nos directeurs travaillent toujours, et dans des milieux si divers, que le chroniqueur a peine à les suivre. Il a beau lire les journaux avec une loupe, il lui arrive de ne pouvoir les surprendre dans toutes leurs activités. Pour cette fois, rappelons que l'abbé Lionel Groulx vient de commencer, à l'Université de Montréal, une série de six conférences publiques sur cette partie de l'histoire de notre pays qu'on appelle le *Régime français*. M. Albert Rioux, président de l'U.C.C., a dirigé le dernier congrès général de cette association; il a aussi adressé la parole à une réunion de l'A.C.V., de Montréal et présenté un travail sur *Les devoirs de l'agriculteur*, à la journée rurale et catholique de Saint-Basile-le-Grand. A la même journée rurale, le notaire Wilfrid Guérin a donné une causerie sur *Les Caisses populaires*, et le Père J.-Papin Archambault, S.J., a souligné les *Conclusions* à tirer de la réunion. Au premier congrès général de l'ACFAS, (Association Canadienne-française pour l'Avancement des Sciences), M. Hermas Bastien a présenté, dans la section de philosophie, un travail sur le *Néo-réalisme*, et l'abbé Lionel Groulx une étude d'histoire: *Dans les vieux papiers du British Museum*. Nous en passons, et pour cause.

Harry BERNARD

Table des Matières

SEPTEMBRE

<i>Pour nous grandir</i> — L'ACTION NATIONALE.....	3
<i>Les Juifs au Canada</i> — Anatole VANIER.....	5
<i>S. E. Mgr Emile Yelle, P.S.S.</i> * * *	25
<i>Le français aux Etats-Unis</i> — Dr Paul DUFAULT.....	32
<i>L'Association professionnelle</i> — E. L.....	45
<i>"Canadien"</i> — Olivier MAURAUULT, P.S.S.....	47
<i>La Semaine sociale de Rimouski</i> — Jacques DUMONT.....	54
<i>Calixa Lavallée</i> — Ferrier CHARTIER.....	60
<i>Bulletin bibliographique</i> — René LAURENCE.....	72
<i>La vie courante</i> — Pierre HOMIER.....	78
<i>Vie de l'Action nationale</i> — Harry BERNARD.....	83

OCTOBRE

<i>Restauration sociale</i> — L'ACTION NATIONALE.....	89
<i>Socialisme canadien</i> — Geo.-H. LÉVESQUE, O.P.....	91
<i>Hinks et Morin</i> — Abbé Lionel GROULX.....	117
<i>Le cinéma français</i> — Camille FOREST.....	123
<i>Un musicien oublié</i> — Arthur LETONDAL.....	126
<i>Visage ou coeur anglais</i> — UN LECTEUR.....	136
<i>Bulletin bibliographique</i> — René LAURENCE.....	140
<i>La vie courante</i> — Pierre HOMIER.....	147
<i>Vie de l'Action nationale</i> — Harry BERNARD.....	150

NOVEMBRE

<i>L'Université de Montréal</i> — L'ACTION NATIONALE.....	153
<i>Vers l'ordre</i> — Jean-Paul VERSCHelden.....	155
<i>Maurice Duplessis</i> — * * *	171

<i>De l'influence des femmes</i> — FADETTE.....	175
<i>Le curé Labelle</i> — Albert RIOUX.....	183
<i>Pour qu'on vive</i> — Jacques BRASSIER.....	187
<i>Bulletin bibliographique</i> — René LAURENCE.....	194
<i>La vie courante</i> — Pierre HOMIER.....	199
<i>Vie de l'Action nationale</i> — Harry BERNARD.....	205
<i>Programme de restauration sociale</i> — Partie documentaire...	210

DÉCEMBRE

<i>A nos lecteurs</i> — L'ACTION NATIONALE.....	217
<i>"L'Action nationale"</i> — Esdras MINVILLE.....	219
<i>A travers les vieux journaux du British Museum</i> — Abbé Lionel GROULX.....	230
<i>Les sciences naturelles dans la province de Québec</i> — Henri PRAT.....	237
<i>L'oeuvre architecturale de Dom Bellot</i> — Edgar COURCHESNE	250
<i>Le sens d'un événement</i> — Hermas BASTIEN.....	256
<i>Pour qu'on vive</i> — Jacques BRASSIER.....	261
<i>Bulletin bibliographique</i> — René LAURENCE.....	267
<i>La vie courante</i> — Pierre HOMIER.....	271
<i>Vie de l'Action nationale</i> — Harry BERNARD.....	275